

Charif
Majdalani

**Le dernier seigneur
de Marsad**

R O M A N

Charif
MAJDALANI

Rentrée littéraire 2013 • **Seuil**

Le quartier en avait connu d'autres, bagarres entre chefs de clans, fusillades, intrusions des habitants de Basta ou meetings politiques houleux, mais rien ne marqua davantage les esprits que l'enlèvement de la fille cadette de Chakib Khattar, au matin de cette journée de mai 1964. Pourtant, la fille du notable n'avait pas fui avec un musulman de Basta, ni avec un pauvre hère sans famille, venu d'ailleurs et qui l'aurait enjôlée, elle avait simplement disparu en compagnie de Hamid, bras droit de Chakib à l'usine et fils de Abdallah, le régisseur des biens des Khattar. Lorsque le bruit s'en répandit, les scénarios se multiplièrent, ainsi que les histoires sans queues ni têtes, et pendant longtemps les versions sur les faits se contredirent et se nourrirent les unes les autres pour finir par constituer une véritable légende. Contrairement à ce que l'on raconta les jours suivants, Hamid Chahine n'entra pas ce matin-là, qui était un dimanche, dans la maison des Khattar où l'attendait Simone, il ne l'emmena pas après avoir sommé sa dame de compagnie, sa cuisinière et même le sofragui noir de l'accompagner, et Chakib

Khattar ne revint pas de la messe pour trouver la demeure vide et son personnel disparu en même temps que sa fille. Simone ne se laissa pas non plus, comme on le prétendit, enlever de l'église où elle se serait laissée enfermer, après le service religieux, feignant de rejoindre pour un instant le curé dans la sacristie avant de se cacher dans les arcanes de Saint-Michel, dans les salons de réceptions, les chambres qui sentent l'encens, les gardes robes où sont enfermées les chasubles et les robes mauves, dorées, ou noires, ressortant une fois tout le monde parti et la grande porte refermée dans un grand écho sec, attendant ensuite Hamid derrière l'iconostase. Cela ne se passa pas ainsi, même si les histoires de ce genre allaient encore longtemps courir et faire pétiller les conversations. Le plus vraisemblable est qu'au moment où ses parents et sa nourrice partirent, à pied - Saint-Michel n'étant qu'à une rue de chez les Khattar - Simone, qui avait déposé la veille deux valises devant la porte du jardin, à charge pour Hamid ou un de ses amis de venir les récupérer, sortit dans une robe très sobre comme si elle allait à la communion. Mais au lieu de prendre comme tout le monde par la rue principale, elle tourna à gauche, remonta la traverse des villas à l'extrémité de laquelle, en ce dimanche tranquille, elle put sans être vue monter dans la petite automobile que Hamid avait empruntée au fils Smäira.

Que la nouvelle de l'enlèvement fut répandue par les femmes de chambres, les cuisinières et le sofragui, par l'intermédiaire des chauffeurs et des jardiniers,

cela ne fait aucun doute, et il ne fait pas de doute non plus que l'atmosphère même des repas du dimanche dans le quartier en fut profondément modifiée. Les Khattar, eux, allaient manger chez leurs cousins, à deux rues de la leur. Ils ne s'y rendirent pas, évidemment. Leurs cousines leur apportèrent quelques plats sous de grandes serviettes, comme s'il y avait eu un deuil. La porte de leur maison était ouverte, on entra et on sortait l'air éploré, et à l'intérieur, une ambiance de drame régnait. Evelyne Khattar était dans un grand fauteuil, les yeux rougis et le mouchoir à la main. Ses filles aînées l'entouraient, avec des regards de saintes nitouches dans lesquels on pouvait lire une réplique muette (« Comment a-t-elle pu faire ça à sa mère ? »). Les bonnes et les dames de compagnie debout dans les embrasures observaient le salon comme le régisseur et le personnel d'un théâtre scrutent la scène durant le spectacle. Quelques femmes de la branche cadette ou de la clientèle des Khattar étaient assises dans des canapés ou sur des chaises, en habits du dimanche mais avec des mines de circonstance, jetant de temps à autre à Chakib des regards craintifs, tandis que ce dernier se tenait droit et raide dans son fauteuil, moins catastrophé que songeur, moins en colère et tonitruant comme à son habitude que profondément absorbé dans ses pensées. Certains de ses fidèles lui avaient demandé s'il souhaitait que l'on allât voir chez les Rjeili, les plus proches parents de Hamid, si Simone y était. Mais c'était risquer de mettre le feu aux poudres, et Chakib avait interdit que l'on fit quoi que ce soit pour l'instant. Cela

n'empêchait pas les visiteurs, ou le personnel, à chaque passage devant l'une ou l'autre des fenêtres, de jeter un œil, par-delà les arbres du jardin des Khattar, sur la rue principale qui descend vers la ville, tranquille en ce dimanche, et de l'autre côté, sur la rangée de magasins fermés, et au milieu de ceux-là sur celui de Costa Rjeili, aux devantures de bois closes, et de se demander de quoi le lendemain serait fait, quand l'agitation de la rue ne parviendrait plus à cacher ce fait flagrant, cette chose incroyable, à savoir que cette devanture alors serait ouverte et que Costa, l'oncle de Hamid, serait là, travaillant comme à l'accoutumé en face de chez les Khattar. Tout cela augurait sans doute de lendemains fertiles en rebondissements, et les regards, se détournant de la fenêtre, revenaient se poser sur Chakib Khattar, toujours raide et pensif.

Ce à quoi ne pouvait sans doute s'empêcher de penser Chakib Khattar à ce moment, au milieu du magma de songes qui l'assaillait, au sein d'images indomptables et folles de sa fille cadette, sa préférée et de loin, c'est à Hamid Chahine, qui avait eu l'audace inouïe de le défier. De ce jeune homme qu'il connaissait très bien, trop bien peut-être, il revoyait parfaitement la figure, les attitudes, la tenue, il entendait sa voix, il sentait à nouveau résonner les paroles qu'il avait tenues quand il s'était trouvé là, assis devant lui, sur le même fauteuil que l'une de ses petites femmes de Marsad, venue en pleureuse aujourd'hui, vêtue de noir, en chignon. Et ces détails, ce grain de voix, ce regard doux, posé mais

ferme et par moment dur et ironique, ce costume un peu trop grand pour lui, mais en définitive seyant et que Chakib avait jugé avoir été prêté à Hamid par un ami, tous ces détails auxquels il n'avait pas accordé la moindre importance sur le moment, Chakib Khattar les voyait soudain ressurgir dans sa mémoire avec une netteté effrayante, comme s'il les avait involontairement tenus en réserve, intacts, dans un coin de sa mémoire, sachant devoir un jour les faire redéfiler devant lui, pour les regarder sous un autre œil. Au sein de tout ce qu'il savait sur ce garçon, au milieu de toutes les images qu'il avait de lui, mangeant à sa table, hébergé chez lui, là-haut, dans une des chambres de la demeure immense, travaillant en face de lui à l'usine où il l'avait embauché pour un poste important, une seule lui revenait qui abolissait toutes les autres, qui les rendait toutes fausses, comme si le jeune homme s'était soudain montré là sous son vrai jour, et que tout le reste n'avait été que tromperie : celle de l'entretien qu'ils eurent tous les deux, le jour où Hamid était venu lui *parler de sa fille*, comme on dit ici. Car il est en effet impensable que Chahine ait enlevé Simone, et que celle-ci ait accepté de partir ainsi, sans qu'au préalable il n'y ait eu de la part des deux amants une tentative pour obtenir selon les règles ce que finalement ils allaient arracher par la force. Or la rencontre eut lieu et on peut facilement l'imaginer, tant il y en eut de semblables à Marsad et dans tout le Liban. Voici Hamid Chahine qui entre dans le salon où quelques semaines plus tard les Khattar et tous les clans alliés se tiendront après

l'enlèvement. Ce n'est pas la première fois qu'il y met les pieds, loin s'en faut, mais il est sans doute si tendu, ce qu'il vient demander est tellement en rupture avec tout ce qui a toujours été convenu implicitement entre lui et les Khattar, que c'est comme s'il découvrait le mobilier moderne, les tapis de Kachan, l'argenterie sur les dressoirs et les porcelaines sur les tables. Au milieu de tout cela, Chakib Khattar est assis dans un grand canapé, et sa femme dans un fauteuil, elle très curieuse, lui volontairement renfrogné, et tous deux dans des vêtements de soirée, parce qu'ils ont un dîner et ont accepté de recevoir pour cinq minutes le garçon, à la demande de Simone. Cette trop brève concession est de mauvais augure, et sans doute Hamid ne se fait-il aucune illusion, mais il est venu malgré tout, sur l'insistance de Simone, vêtu de ce costume mal taillé mais qui lui donne quand même de l'allure, et sans doute Chakib est-il surpris par l'assurance du regard, par les mots que son employé prononce en entrant, par son regard sombre et sérieux. Néanmoins le notable ne bouge pas de son canapé, il agit comme si Hamid comparaisait pour la première fois devant lui, il fait juste un signe au garçon, comme il le fait habituellement aux membres de sa clientèle, à ses contremaîtres, à ses chauffeurs quand ils ont une doléance ou viennent lui faire un rapport et cela ulcère profondément Simone qui se sent directement humiliée et en veut profondément à son père, car cette manière de s'adresser à Hamid comme s'il était un étranger est un message à elle envoyé. Entre temps, Hamid a opéré une petite

torsion du buste en avant pour saluer, comme s'il était face à des étrangers, et s'est assis dans un fauteuil que Chakib lui a désigné. Il y a ensuite un moment de silence gêné, puis Chakib, de sa voix grave, toujours cérémonieuse, dit à Hamid en le regardant fixement de ses yeux bleus et durs qu'il a accepté de le recevoir sur la demande insistante de Simone, il dit cela comme s'ils ne s'étaient pas vus tous les deux le matin même, à l'usine, comme si entre eux il n'avait pas été question des dernières commandes de marbre ou d'une livraison en retard au port. Puis il se tait, et Hamid se sent alors probablement devant une sorte de précipice vertigineux, de vide inouï dans lequel il doit se jeter, de silence dans lequel il va devoir parler, sans appui ni secours, et tenir des propos qui soudain peut-être lui paraissent osés et absurdes. Sans regarder Simone, pour ne pas lui dévoiler son désarroi et sa colère d'avoir été conduit dans ce piège, mais désireux surtout de ne pas démeriter à ses yeux, il laisse passer un moment, puis se lance, et annonce ce qu'il a à annoncer, il fait la demande pour laquelle il est venu, non pas, certes, une demande en mariage, ce serait grotesque, mais une demande de fiançailles, déclarant par civilité, pour clore son petit discours en montrant qu'il n'est pas naïf, et pour ne pas laisser Chakib le surprendre et l'humilier, que sa demande peut paraître outrecuidante, qu'il n'a pas pour l'instant les moyens d'offrir à Simone le train de vie auquel elle est habituée, mais qu'il a étudié la question, qu'entre la jeune femme et lui, il y a des choses indéfinissables, bien au-delà des simples détails matériels, et que pour

cela jamais il ne laissera sa future femme déchoir, qu'il la rendra plus heureuse que n'importe quelle épouse. Puis il se tait et le silence pénible, lourd, culpabilisant se réinstalle, laissant ses propos suspendus, puis leur impact retomber lentement, mollement, et tout alors lui paraît ridicule, dépourvu de sens, et d'après ce que j'appris plus tard sur cette scène, Hamid Chahine en garda toujours un souvenir cuisant, et le plus insupportable de sa vie. Chakib, qui a écouté en silence, la lèvre inférieure remontée sur la lèvre supérieure dans une moue dubitative, les sourcils froncés comme dans une attitude de préoccupation extrême, mais le regard ailleurs, Chakib finalement, sans bouger, revenant simplement de sa distraction vers le propos tenu dans son salon et qui, en définitive lui semble oiseux, fixant de ses yeux d'aigle ou de loup le malheureux prétendant, lui demande froidement, presque avec mépris, s'il n'a pas de famille. La question est d'autant plus glaçante que Chakib connaissait parfaitement Abdallah Chahine, le père de Hamid, il l'avait chargé de gérer pendant des décennies et jusqu'à sa mort les terres agricoles des Khattar à Kfar Issa, sans compter que le notable sait aussi qui sont les oncles du jeune homme, sa mère, ses tantes. Hamid, qui a saisi le sens de la question, sans se démonter mais sous le regard atterré de Simone, répond oui, bien sûr, et Chakib, sans transition lui demande « Alors, que pense ta mère, de tout cela ? » « Elle n'en pense rien, je ne l'ai pas mise au courant, ceci est mon affaire et celle de personne d'autre », répond Hamid qui s'interrogera toujours pour savoir s'il réussit à ce

moment à faire cette réponse à cause de sa colère rentrée ou parce qu'il était habitué à Chakib, c'était son patron et il avait souvent avec lui des discussions, même si celle-ci semblait devoir être la dernière. A ce moment, il apparaît clairement à Simone que tout est définitivement compromis et elle lance à son amant des regards suppliants. Sans cesser de fixer Hamid, Chakib se lève alors en déclarant « Je suis certain, et tu le sais parfaitement, que ta mère désapprouverait aussi bien que moi ton projet », puis sans attendre la réplique, déclare que l'entretien est terminé et qu'il ne veut plus entendre parler de tout cela.

Ce à quoi Chakib Khattar dût aussi songer, en cet après-midi de l'enlèvement de sa fille, assis dans son salon comme au milieu d'un rite funéraire entretenu par les femmes du quartier et par ses sœurs, ses belles sœurs et les membres de sa clientèle, c'est à tout ce qui s'était produit avant cette rencontre calamiteuse, notamment depuis le moment où sa fille avait sollicité un entretien discret pour lui annoncer qu'elle aimait le fils Chahine. Lors de cette conversation, à laquelle sa mère, mise au courant une heure auparavant, l'avait encouragée, Chakib, pour la première fois de sa vie, avait été sec et cassant avec Simone, il avait répondu que de ce genre de relation et de déclassement il ne voulait pas et qu'il comptait sur elle, sur sa raison et son entendement, pour ne plus y penser, qu'il lui interdisait désormais de voir Hamid, que ce dernier était un employé des Khattar sans plus, le fils de leur régisseur, que c'était certes un garçon intelligent,

fiable, mais que pour elle ce ne pouvait être une alternative et que par ailleurs, il fallait qu'elle se souvienne qu'elle était depuis longtemps promise à Noula Tamer. Après quoi, il avait feint de ne plus y songer, mais ne cessa en réalité d'y penser. A l'usine, il observait discrètement Hamid, son air strict et un peu hautain, il devint plus attentif à ses regards, à ses mains, à ses paroles, et nul ne pourra jamais savoir ce qu'il y trouvait, ce que tout cela lui inspirait. Les ouvriers et les contremaîtres de l'usine avaient remarqué que Chakib aimait bien ce garçon, mais sans doute pas au point de lui accorder la main de sa fille. Il devait aimer sa rectitude un peu rêche, son humour froid, son regard splendide, malgré sa figure osseuse et sa mâchoire proéminente qui lui donnaient un air d'ascète amusé, et durant la période d'observation inquiète, le notable ne détecta rien qui pût l'alerter sur une possible relation entre le garçon et sa fille. On le mit pourtant en garde à plusieurs reprises, pendant les parties de cartes où l'un ou l'autre de ses partenaires, un négociant de Ras Beyrouth ou un homme politique musulman de Basta, lui faisait entendre qu'il devrait être plus attentif aux agissements de sa fille, ou pendant des dîners où quelque convive malintentionné faisait une allusion aux parties de tennis de Simone avec un garçon *pas de son rang*. Chakib à chaque fois convoquait Simone, lui demandait si ce qu'il entendait était vrai mais elle restait vague, de peur de se voir interdire les sorties, le tennis, le cinéma et de n'être plus autorisée qu'à recevoir des visiteurs à la maison. Une fois la tourmente passée, elle recommençait

à voir Hamid, et ce qu'en revanche Chakib dût se demander, en cet après-midi où tout fut consommé, et même auparavant, chaque jour où il observait Hamid à l'usine, essayant de déchiffrer dans ses mots, dans sa voix, les indices d'un trouble, d'une faute, un sentiment de culpabilité, une dissimulation quelconque, sans jamais rien trouver, c'est s'il avait bien fait de faire venir le fils de ses régisseurs de Kfar Issa à Beyrouth et de le faire habiter avec sa famille. Il dut surtout se demander depuis quand les deux jeunes gens avaient cette attirance l'un pour l'autre, comment pendant des années, nul ne s'en était aperçu. Sauf que, évidemment, le notable avait, presque à la légère, tout fait pour que cela arrive, à cette différence près qu'il était si confiant dans la conscience que sa fille devait avoir de sa supériorité qu'il ne pensait pas qu'elle regarderait Hamid avec un quelconque intérêt. Cela ne lui était même pas venu à l'esprit, d'autant sans doute aussi que Hamid et Simone se connaissaient enfants, à Kfar Issa, et que généralement, quand ces relations d'enfance perdurent, elles demeurent plus fraternelles qu'autre chose.

Or c'était évidemment une grosse erreur car à partir de vingt ans, Hamid devint membre du petit groupe d'amis constitué par les garçons et les filles du quartier des villas de Marsad. J'étais moi aussi de ce groupe, j'appartenais même à son noyau le plus ancien, constitué de Michel Khattar, le frère de Simone, et de cette dernière. Hamid n'était pas du même niveau social que la plupart d'entre

nous, mais il avait la même éducation et souvent plus de culture que la plupart des gandins que nous fréquentions, ces fils de notables, de négociants et d'hommes politique. On ne faisait pas un pique-nique ni une sortie sans lui. Non qu'il fut spécialement boute en train, au contraire, il était plutôt distant et fier, mais il est des êtres qui ont sur les autres un étrange pouvoir. Hamid était de ceux-là, son regard était plein de panache, sa manière de rire des travers des autres toujours élégante, presque aristocratique. Il était plutôt maigre mais une tension formidable se dégageait de son être, et une intelligence qui nous faisait honte à tous. C'était tout cela qu'aima Simone, Simone dont je fus moi-même très tôt amoureux comme la plupart d'entre nous, à cause de ses yeux orageux, du reflet prune de ses grands cheveux, de ses mains fines et douces comme des fleurs de lotus. Mais si elle m'aimait comme un frère, sa préférence alla toujours à Hamid, je l'avais plus ou moins remarqué au temps où nous étions encore lycéens, et c'est un jour, au club sportif de Marsad où tout ce monde jouait au tennis que, de l'avis de la plupart des témoins de leur idylle fameuse, ils auraient franchi le pas décisif. Avant cela, Simone se mettait toujours près de lui quand à bord de deux ou trois voitures nous partions faire une visite ou un déjeuner sur l'herbe et elle riait alors plus volontiers, elle était plus volubile, le complimentait sur ses chemises ou son canotier. Et lui, qui de tout temps aima son regard moqueur et son rire, sentait son cœur s'effriter à chaque fois qu'elle lui ouvrait la voie, lui posait une question qui réclamait une

réponse ambiguë, qu'elle voulait partager la même étroite banquette dans l'obscurité bruyante de la Cave des Rois où l'on jouait du jazz, ou l'accompagner quand il fallait redescendre vers les voitures lors d'un pique-nique parce que l'on y avait oublié un sac ou un canif dans une boîte à gants et que personne d'autre ne voulait y aller à cause de la chaleur. Finalement, un jour au Club Sportif de Marsad, sous les eucalyptus, la chose fut scellée. Peut-être voulut-il lui apprendre à soigner son revers, ou à calculer la trajectoire d'un smash. Il lui fit une démonstration, puis se plaça derrière elle et prit sa main pour l'aider à dessiner le geste requis, elle fit mine de ne pas comprendre, de ne pas savoir, de vouloir encore mieux faire, ils rirent tous les deux, il lui dit un mot doux, elle répondit par une épigramme, il agréa, l'enveloppa, allongea son bras le long du sien, enserra dans la sienne sa main serrant la raquette et se mit à la diriger plus intimement et ce fut comme une petite danse, une valse à l'envers, jusqu'à ce que, irrésistiblement, elle pressât sa tête contre son épaule, mais furtivement, parce qu'il y avait du monde et des regards avides du côté de la buvette. Après cela, je ne se sais pas quand, un soir peut-être où Fernand Tabet les ramenait d'un dîner à Ras Beyrouth et les laissait à minuit au bout de la rue qui menait devant le portail des Khattar, ou bien un jour au cours d'un pique-nique où ils prétextèrent d'aller voir si la pastèque dans le cours d'eau était assez froide et se cachèrent alors fugacement derrière un gros mûrier, ils se firent leurs premiers baisers, accompagnés de tâtonnements

fiévreux, lui par-dessus ses jupes aux motifs colorés et à travers ses chemisiers, elle par-dessus ses pullover et ses pantalon de toile, de tweed ou de velours côtelé.